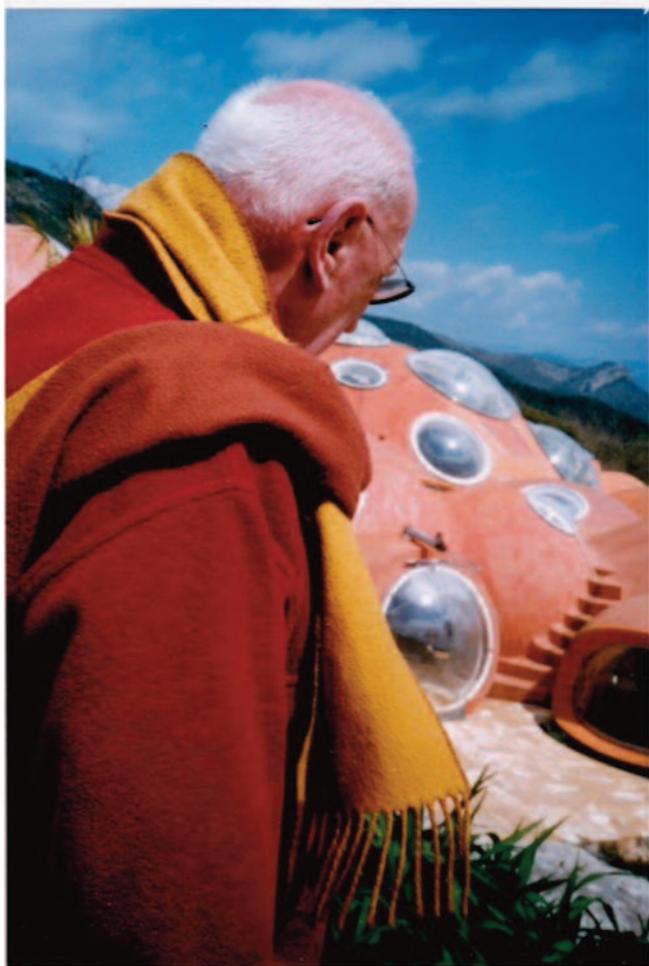


# L'homme qui venait d'ailleurs

*Tous les personnages de ce récit  
ont réellement existé  
et si personne ne s'y reconnaît,  
c'est que la mémoire est capricieuse.*



Je ne l'appelais pas "papa" comme un mot réservé à l'enfance. Enfant non plus, je ne l'appelais pas "papa". Je l'appelais comme aujourd'hui, par son prénom typiquement finnois. Je crus longtemps que cette singularité était à notre avantage, une manière de se démarquer, de considérer les êtres sans entité sociale. Mais rétrospectivement, ce mot de papa que je n'avais jamais prononcé m'apparaissait comme le véritable fossé qui s'était creusé entre nous. Et j'écoutais les filles le faire fondre dans leur bouche comme un bonbon, le mâchonner, le mastiquer, le faire danser sur leurs lèvres avant d'en délivrer le son et rattraper l'écho comme pour regoûter la volupté de leur tout premier mot, de leur deuxième tout au plus, les suivants semblants n'être plus que des subterfuges de la communication. Celui-ci renfermait le monde, la constance, la protection. Alors inlassablement elles le susurraient, elles le déclamaient, elles le psalmodiaient, elles le murmuraient, elles l'affectionnaient en "papou" en "papouné"

contractaient en "p'pa", l'aristocratisaient en "père!" et le dispatchaient pour un oui pour un non à l'école, à leurs jules, à leurs copines, à leur boulot comme une armure, un étendard, une menace, un rempart, un alibi... Je les entendais les filles même femmes, même mères, même vieilles extraire de ce mot les sentiments les plus définitifs, les plus absolus.

C'était peut-être la quatrième fois que je gravissais cette route étroite, pentue, sinueuse, qui devait m'amener à ce ventre biscornu, enclavé dans le flanc de la montagne, la bulle, la maison-yeux, fantasmagorique...

La première fois, je devais avoir huit ans. J'étais petite, la maison m'avait paru grande comme une grosse orange éclatée, métastasée d'énormes tumeurs transparentes. Pourtant, je n'ai pas le souvenir d'en avoir été effrayée ni même surprise. Dans

le futur, un lac devait engloutir une partie du paysage et j'avais imaginé la grosse orange informe émerger des flots comme l'arche de Noé.

A présent repeinte en bleue, elle m'apparaissait telle la maison des schtroumpfs. La végétation la recouvrait en partie. Mais à quelques dizaines de mètres, à la place du lac avait comme surgi de la roche une énorme grappe d'oranges pulpeuses, charnues, presque sanguines. Elle n'était pas terminée et ne le serait vraisemblablement jamais, son propriétaire et mécène octogénaire dépendant des krachs et des booms de la bourse était pour l'heure ruiné.

Celle-ci, je l'avais vu s'échafauder presque à sa genèse. C'était lors de ma deuxième visite. Mon père était absent. Un petit garçon de huit ans (déjà tous les enfants ont huit ans) vint à ma rencontre. Je ne lui déclarai pas mon nom : peu importait qu'on ait le même ! Le petit garçon avait sa vie, j'avais la mienne, ce fut l'unique fois qu'on se croisa. L'enfant me guida à l'intérieur de ce qui ressemblait alors à une gigantesque toile d'araignée, une voute tissée. C'était prodigieux. L'enfant était fier de la création de son père. Je remarquai qu'il avait comme lui les yeux bleus.

La troisième fois, mon père était là. Nous avons déjeuné dans la maison des schtroumpfs et puis, ce fut son tour de me guider dans la pulpe de la grappe d'oranges. Mais cette fois, je m'attardais à peine sur son œuvre. Cette fois, je venais le voir lui.

Précédé de ses deux chiens, il m'apparut tel un homme fatigué, brisé. Nous prîmes le chemin le moins escarpé, sans mot dire ou à peine. Je doutai quelques instants de ma bienvenue, mais cette sensation s'estompa à peine avons-nous franchi la grande porte ovale et translucide du champignon bleu.

Il y faisait tiède. Le crépuscule du soir s'engouffrait à travers les skydômes. Il chercha quelques bûches pour la cheminée cylindrique en acier, mit un peu d'essence, jeta une allumette. Les bûches s'embrasèrent presque aussitôt, laissant s'exhaler leur chaleur, l'odeur du bois et de l'essence se mêlant à présent à l'odeur de la pipe qu'il venait d'allumer.

J'étais chez lui, dans la page du magazine en trois dimensions. Je regardais les ombres se projeter d'une courbe sur l'autre. Les deux chiens s'étaient calés l'un contre l'autre dans la partie incurvée du sol près de la cheminée.

Au matin de ma première nuit, je m'éveillai dans l'unique chambre. Par sa forme, par sa fresque murale, par la couleur sombre de l'épaisse moquette, par son emplacement un peu à l'écart, comme une cachette, elle ressemblait à une grotte. Il fallait la chercher, trouver son accès, s'y engouffrer.

Le lit était évidemment rond et je pouvais pivoter sur moi-même de toute la longueur de mon corps pour en dessiner le cercle. Un faisceau de soleil à travers la chicane projetait une boule blanche contre la façade tamisant la pièce. Je me levai et me glissai jusqu'au vivoir, la pièce centrale. Un jeu de lumière caressait les courbes.

Lorsqu'il parut dans l'entrebâillement de la porte ovale, il avait les bras chargés de

bûches. Il me sourit, attisa le feu, orienta la visière métallique de la cheminée pour régler son tirage. J'étais face à l'homme des bois, face à l'homme qui créait le futur.

Il était inquiet, son jeune chien de deux ans, Koira, avait fugué une nouvelle fois. Il l'avait cherché une partie de la nuit, en vain. Ce chien là n'avait guère de flair, guère le sens de l'orientation. Il craignait pour lui l'hostilité des gens du village qui n'aimaient pas les chiens fugueurs, les chiens errants. Les deux autres chiens ne s'éloignaient plus.

Je restai la journée entière, puis une nouvelle nuit. J'avais encore envie de l'apprendre, de le découvrir, de le reconnaître. Insatiable.

Nous naissons de deux êtres, de deux lignées, de multiples combinaisons génétiques. De là, se prolonge notre histoire telle une passerelle entre ceux qui furent et ceux qui seront. Sans mémoire, l'Homme ne fait que passer !



Sa mémoire était aléatoire, désordonnée, rétive, hoquetante, résistante. Je ne parvenais pas à déterminer si les parties occultées de sa vie l'étaient par amnésie ou par la nécessité de se taire, à moins qu'elle ne fût que l'expression de sa nature secrète ? Je m'y promenais comme un touriste dans un circuit, qui se sent libre, mais ne visite en réalité que ce qui lui est subtilement imparti. Mais je prenais tout, pêle-mêle. Je tentais de récupérer les pièces d'un puzzle dont je n'avais ni le schéma, ni le modèle. Il se laissait faire, me laissait faire et me regardait me dépatouiller avec les trous et l'opacité de sa mémoire. Il disait que pour lui, ce n'était pas important, comme s'il s'était arrangé de l'oubli. J'étais obstinée. Il se livrait, puis se rétractait, se retranchait, travestissait ses souvenirs, me perdait. J'acceptais la règle du jeu. J'acceptais qu'il me perde. Son passé ne m'appartenait pas ou m'appartenait comme il me le livrait.

C'est si personnel le passé ! Une sensation, une vérité, sa vérité. On n'est jamais les témoins objectifs de son histoire, qui plus est de son début d'histoire. On s'y abandonne le plus naturellement du monde comme une évidence. On ne compare pas, on ne jauge pas, on n'a pas de repère, on se construit et s'érode à ses propres expériences avec son âme d'enfant, son regard vierge, crédule, ignorant. Quand on la restitue, on n'est plus le même. On ne devrait raconter son enfance qu'aux enfants, remettre ces souvenirs là à leur échelle. De toute façon, il ne me la restituait pas, il me la distillait, il me l'ébauchait, il me l'écorchait. et moi, je me sentais comme un sculpteur devant son bloc de marbre. J'avais peur de ne pas savoir m'y prendre, de ne pas avoir suffisamment observé ses veines, ses rainures, et de le fendre au premier coup de burin. Mais tant pis, je me lançais, je comblais les vides, je colmatais.

Je l'imaginai enfant, un peu comme ces enfants blonds comme des albinos au regard bleu, à la peau satinée et cuivrée le temps des longs jours d'été et puis, quand vient l'hiver, les joues rouges pigmentées par le froid, les yeux bleus cernés dans une peau fine et blanche, les cheveux camouflés dans des bonnets de laine de couleurs, les corps graciles, les gestes déliés, agiles par la pratique des divers sports inhérents à l'exubérance des saisons.

Autour de l'enfant, les murmures, les pas feutrés, les chaussettes qui bruissent sur les parquets, les absences de certains, les non-dits des autres, les mystères. L'enfant est seul, souvent seul dans cet univers cossu, chaud, coloré. Il y a beaucoup de pièces dans la maison, de vastes pièces, mais pas de repère, qu'une éducation un peu stricte octroyée par une gouvernante et quelques signes d'affection dispensés par des domestiques.

Mais d'où vient-t-il l'enfant ? De quel pays ? De quels parents ? Il vient de trop d'endroits. Dès son arrivée dans le monde, c'est un être dispersé. Il n'a pas de prise. Il fait ses premiers pas, trébuche, se relève sous le regard attendri des domestiques, dit ses premiers mots. En quelle langue ses premiers mots ? Sur quelle terre ses premiers pas ? Elabore ses premiers rêves et fracasse ses premiers rires contre les murs de la vaste maison, contre l'absence de son père. Ils ricochent contre le regard impassible de la gouvernante.

Non, ce ne doit pas être cela, il y a sûrement quelqu'un dans la maison qui pose sur lui un regard bienveillant et s'émerveille. Essayer de reprendre tout à zéro, au début de l'histoire. Rassembler les fragments épars.

Nous sommes à la veille des années vingt. La Finlande n'est plus depuis peu le grand duché de Russie. Elle n'est pas encore mutilée de sa Carélie orientale. Elle est sienne, orgueilleuse, vibrante et impétueuse. Elle s'évase dans ses terres lacustres et forestières et s'étire par delà l'arctique dans sa toundra.

Deux amants viennent de saborder leur destin en s'unissant dans un mariage à l'encontre des choix régis par leur famille respective. Le corps de la jeune épouse s'arrondit de l'amour, de l'enfant. Elle caresse son ventre qui s'enfle de vie et de promesses. Elle est si jeune qu'elle sait qu'elle aura le temps de le voir grandir, qu'elle aura le temps de se faire pardonner des siens. Pour l'instant, elle se fout de sa folie, elle se fout de sa damnation. Son corps est un nid, son corps est un habitacle, son corps est un abri.

Mais ces jeunes gens sont d'un milieu où l'on badine avec l'amour à la condition de ne pas transgresser les usages. Alors, tandis que le printemps est sur le point d'entreprendre la dislocation des glaces pour sortir le pays des griffes de l'hiver, tandis qu'il prépare la débacle des lacs et des rivières dans un fracas tonitruant, annonciateur de sa venue, l'enfant naît ailleurs, sur les rives de la Tisza. Est-ce ici, là-bas, ailleurs ? Six mois plus tard, la jeune mère connaît son jugement dernier. Fatal. A des fins tribales et archaïques, elle est assassinée dans le murmure d'une convenance par les mains de sa propre soeur qui n'a pas encore enfanté le premier fils : l'héritier.

Secret, unique bien de famille, si soigneusement entretenu, si victorieusement protégé. Un crime sans châtiment, sauvegardant la tribu et ses lois. J'osais à peine poser les questions, fracturer le secret. A quoi servait d'en savoir plus. Je laissais en mon âme et conscience le spectre de cette tragédie abstraite, épurée, sans autre détail. La belle dormait depuis si longtemps dans l'oubli de sa si courte existence. Pas tout à fait dans l'oubli : j'appris que mon second prénom était le sien tel une empreinte dans mon identité. Je l'ignorais, mon père ayant changé toute son identité d'origine jusqu'à celles

de ses parents. Désormais, ce prénom à l'exotisme du Grand Nord que j'avais réservé jusque ici à mes amours devenait sacralisé, bien qu'au vue de ce destin, c'était assurément un prénom de l'amour, de la passion. Un prénom exhalant un goût de miel, sucré et un peu rugueux.

Entre le moment de sa naissance et son retour dans son pays d'origine, l'enfant vit quatre années en Turquie auprès de son père qui monte des studios de cinéma, met en scène et (ou) produit des films. Je ne sais ce qu'il en reste. Mon père a toujours semblé avoir peu d'estime pour le sien. Il le présente comme une sorte de bon à rien qui n'aurait réussi qu'à dilapider la fortune de ses pères. Je crois pourtant deviner que subrepticement il lui reproche ses absences, ses silences, le manque d'intérêt à son égard, sa fuite peut-être ?... Il me raconte que son père lui a payé dix années de leçons de piano et que, sur ces dix années, il n'en a suivi que deux sans que son père ne le remarque jamais.

Entre les mots et leurs résonances, à la dérobée de ses souvenirs et de ses oublis, je m'infiltrais dans son univers de garçon, dans l'antichambre de sa destinée, sans toutefois parvenir à le dévisager. J'aurais pu l'esquisser de quelques traits d'un de mes frères, l'autre ayant davantage l'empreinte maternelle, moi étant la confusion des deux. Mais comment lui donner le profil si gracieux, si doux, si enfantin et enjoué de mon compagnon de jeux, de chambre, d'école, nos pas s'emboitant dans nos courses éperdues sur les chemins d'une enfance baignée dans la lumière du midi et de l'insouciance ? Cela importait peu en vérité. Je le suivais à contre-jour, sa silhouette dans le corridor de son no man's land.

Dès l'âge des années secondaires, il est pensionnaire au Collège royal de Stockholm, une sorte de gymnase antique réservé aux fils aînés de famille, où l'éducation intellectuelle est renforcée par des disciplines sportives voire militaires. Cours de mathématiques, cours de latin, leçon d'histoire, randonnée à ski, cours de physique, d'éducation physique... Une, deux, une, deux... Les années s'emboîtent, se succèdent, s'enchainent... une ,deux, une deux. Dans l'immense dortoir, quand la nuit engloutit le temps, les jeunes filles qu'il a croisé au printemps, déguisées en sorcière pour la fête de Walpurgis, ou celles élues reines blanches du Grand Nord au jour de la sainte Lucie exultent ses fantômes. Leçon d'Histoire, cours de géographie, cours de tir, leçon de pilotage, journée de voile...

Les copains sont à son image, des anges blonds, des petits Vikings, des descendants de Vasa ou du Père Noël. Pas tout à fait à son image, en vérité. Il est finno-russe, il n'a pour famille qu'un père et dans la hiérarchie nobiliaire n'est que Chevalier. Pour faire face à ses différences, points de mire de la cruauté des enfants, il excelle dans les sports: un atout dans ce pays. Rejeté, admiré, petit prince déchu, naufragé de la tempête des Hommes, échoué sur les berges de la vie, prêt à se redresser, à s'aventurer, à se soustraire aux aléas malgré tout, n'importe où, il fait ses classes, toutes ses classes. La sélection est rude. Une, deux, une, deux. Mais dans cette enceinte caserne, dans cette enclave, à quoi rêver sinon d'être le plus hardi, le plus émérite ? Il dira d'abord qu'il n'y fut pas malheureux. Puis me confiera qu'il n'y fut pas vraiment heureux.

Trois fois par an pour les vacances d'hiver, de Pâques et celles de l'été, il prend le

ferry qui traverse la Baltique de Stockholm à Turku, puis le train qui le ramène à Vyborg chez les siens, chez les autres dans la "maison-gare", un des ouvrages de son grand père et arrière grand-père ingénieurs et pionniers dans la construction et l'industrie des voies de chemin de fer de la Russie impériale. Propriétaires de certaines d'entre elles, la gare de Vyborg était leur point d'ancrage. Son père entre ses nombreux et longs déplacements et ses successives familles y résidait. Mon père y passait une partie de son enfance, puis de ses vacances. Transits ponctuels, avec principalement des wagons marchandises. Transit de leurs destins. Parcelles de sa mémoire.

C'est là, dans cette Carélie encore finlandaise où, selon les saisons, il s'adonne au ski nordique, au saut à ski, à la voile, à la plongée, à la pêche, que lors de sa dixième année, il assiste impuissant à la noyade de son camarade de jeu, un adolescent de treize quatorze ans qui vient de glisser de la bille de bois sur laquelle il était allongé, les pieds suspendus dans l'eau pour que s'y accrochent les crabes, selon la pratique de cette pêche. Durant les jours de recherche dans lacs et rivières, durant la battue à travers bois et forêts, il se tait et continuera de se taire emportant son secret dans son exil, dans ses voyages, dans sa mémoire. Instinctivement, il dut alors penser qu'en être le témoin était un traquenard. Mais il emmena le garçon partout avec lui au travers du récit qu'il relata par la suite inlassablement, comme pour le réanimer, comme pour s'acquitter du poids trop lourd de ce non-dit.

Peut-être est-ce ici plus qu'ailleurs, dans le fief, le berceau de son essence qu'il se forge innocemment aux troubles secrets et aux secrètes émotions, presque insoucieux aux bruissements des énigmes et des intrigues, docile à son exclusion vis-à-vis de ces familles qui se font et se défont parallèlement à sa vie, essentiellement troublé par la beauté ourlée d'ennui de sa jeune belle-mère, la quatrième épouse de son père ? Il ressent auprès d'elle ses premiers fous émois, la tentation charnelle.

Au terme de ses années secondaires, il entre à l'Ecole polytechnique de Stockholm où il étudie l'architecture navale et les constructions métalliques. A la veille de la guerre, fort des avatars, des privilèges et des turbulences initiatiques que la vie lui a déjà destinés, résolu, curieux et plein d'espoir de ce que la suite lui réserve, il est un jeune homme d'avenir et d'audace qui n'a réellement de compte à rendre qu'à lui-même.

Je manquais d'imagination, il en fallait. Mon père, sur beaucoup de points, ne laissait filtrer aucun détail. Je n'avais pas de photographie, pas de visage et je ne connaissais de ces pays que la vie moderne, affairée et joyeuse. Vyborg était devenue un quartier ouvrier russe, au nord de Leningrad, puis de Saint-Pétersbourg. Je n'y avais jamais mis les pieds. Malgré tout, à l'aide d'un de ses croquis je parvins à situer la gare en plein centre, sur une grande place, non loin de l'Opéra. Il m'avait évoqué l'Opéra, les cours de danse qu'il avait suivi petit garçon, parce qu'il suffisait de traverser la place. J'aurai aimé la parer d'une verrière.

Le troisième jour, je fis un break de deux journées et retournai dans l'autre monde, celui des cubes et des parallélépipèdes, des droites et des angles, des coins, des portes et des fenêtres, du bruit, de la vitesse, de l'ordinaire. Cela me paraissait indispensable, pour moi comme pour lui. Il nous fallait reprendre notre souffle. Notre cohabitation

antérieure remontait à mon enfance et nous n'avions alors, pas de grandes et longues discussions en tête à tête, très investis par nos vies respectives.

Je tentais de me souvenir ce qu'il pouvait représenter pour moi à l'époque. Ma mère raconte que nous le craignions, qu'il lui était impossible à elle de nous faire taire ou de nous calmer, mais, à peine apparaissait-il, que nous nous tenions à carreau. J'avais de très vagues souvenirs sur son autorité, du reste je crois qu'il l'exerçait davantage sur mes deux frères aînés. En outre, je n'avais pas plus de souvenir de marque affective, ni d'un geste, ni d'un mot. J'adorais son atelier, les odeurs, la lumière, les objets, les outils. Je crus longtemps qu'il était sculpteur sur bois. Je ne compris que plus tard qu'il était surtout architecte. J'aimais beaucoup le mot, tout comme ceux du métier de ma mère. Je m'appliquais très consciencieusement à les écrire sur mes cahiers à la demande des enseignants à chaque rentrées scolaires : profession des parents : mère MEDECIN ANESTHÉSISTE RÉANIMATEUR, père ARCHITECTE. Je trouvais que ça sonnait bien, que ça s'écrivait bien, ces mots longs et évocateurs. J'étais capable de faire des dizaines de fautes à chacune de mes dictées, mais je sus immédiatement orthographier la profession de mes parents. Et puis, j'ai commencé à me rendre compte, que quelque part elles me desservaient, elles m'embarrassaient, elles opposaient une connotation matérielle qui ne correspondait pas à la réalité. Non, nous n'étions pas aussi riches ou conventionnelles qu'on l'entend quand vos parents exercent ce genre de profession. C'était notre paradoxe, notre métissage qu'on traînait depuis la guerre qui nous avait en quelque sorte déshérités. Mes parents, venant l'un comme l'autre de milieux aisés, n'avaient pas su ou voulu gérer leur infortune. Nous étions des privilégiés déçus, déclassés et naviguions de périodes fastes en périodes bohèmes avec une certaine désinvolture.

\*

A mon retour, je fus troublée d'être reconnue et escortée jusqu'à l'entrée par son chien Bozot. La clef était sur la porte. A peine à l'intérieur, la tiédeur de la maison m'enveloppa. La flamme léchait goulument l'unique bûche de la cheminée. Le jour déclinait. Je n'allumai pas l'électricité. J'observai la pénombre s'infléchir, se voûter, s'arquer, jouant des formes, des ombres et des lueurs. C'était une danse, la danse du jour cédant sa place à la nuit. Je détaillai le "vivoir", l'enchevêtrement du mobilier aux parois, de la cuisine au living. Les meubles, les sols, les murs d'un seul tenant formaient une sculpture fonctionnelle. Tout était rond, cylindrique, sphérique, courbe, mobile, pivotant. Dans cette pièce, il était possible de s'allonger, de manger, de recevoir, de travailler pratiquement en restant sur place. Mon père disait qu'à l'origine, cette construction était destinée à n'être qu'une maquette. Cela faisait plus de vingt ans maintenant qu'il vivait dans la maquette ne dépassant pas quarante sept mètres carrés au sol. Mais cette surface n'était pas identifiable à l'œil nu. La sphère et la spirale s'engouffrant dans les nids superposées, donnaient une impression d'infini, d'incalculable, d'intime et de merveilleusement humain. S'éparpillaient ici et là des objets divers, un panier de mandarines, des boîtes de thés, des feuilles, des crayons, des paquets de tabac, des pipes, des vidéocassettes, un ordinateur, le squelette d'un arbuste rabougri, momifié, recueilli...

J'entendis les chiens manifester leur contentement. Mon père apparut les bras chargés de victuailles. Il me sembla qu'il traînait légèrement une jambe. Il avait un air

joyeux. Quand il alluma, on eut dit un vaisseau de la nuit. Le jeune chien Koira alla se nicher sur le banc semi-circulaire, tandis que les deux autres reprirent leurs places habituelles près de la cheminée.



S'il me dévoilait des détails de sa vie, il me les livrait comme des anecdotes, très brèves, mais sans y mettre ni le ton ni la forme. Je ne savais jamais si derrière la phrase, derrière l'image, il y avait une intention quelconque de provocation ou de confiance, de partage, s'il attendait que j'en saisisse certaines nuances, que j'en comprenne certaines allusions, que je m'émotionne ou que je me commotionne, ou, s'il n'attendait tout simplement rien qu'un échange de propos. Il racontait et les mots se lovaient dans son accent qui arrondissait les angles et rendait l'anecdote plus percutante, plus cinglante, à croire parfois qu'il se délivrait de certains souvenirs, plus qu'il ne me les livrait, sans ambages, sans précaution et pourtant il me semblait n'avoir jamais été jusque là devant un homme si pudique. A aucun moment, il ne faisait la démonstration de sa souffrance soit qu'il la minimisait, soit qu'il s'en accommodait, soit qu'il la banalisait ou qu'il la "fatalisait". Il feignait, j'en étais sûre et en un sens pourtant, je savais qu'il disait vrai quand il faisait se côtoyer le jeu et l'enfer, l'insouciance et l'horreur, le drame et la dérision. J'étais certaine que se juxtaposaient aux mauvais jours et aux douleurs, des joies, des amours, des passions, des frissons, qu'avoir vingt ans en temps de guerre, en temps de paix ne change rien au fait d'avoir vingt ans. Je savais aussi que l'être est toujours plus heureux ou plus malheureux que croient ceux qui dictent les nécessités et, jamais pour les raisons auxquelles on s'attend.



En Finlande, la Seconde Guerre Mondiale commence avec la "guerre d'hiver," déclenchée par l'U.R.S.S. en novembre 1939. Cet hiver là, on enregistra des températures de moins quarante degrés Celsius dans le sud du pays. Mon père parle d'une pointe de moins cinquante deux degrés. C'est son dix neuvième hiver.

Mobilisé dans l'armée finlandaise, il combat tout d'abord contre les bolchéviks. Et puis, fait prisonnier, après quelques mois, il combat sur leur front contre les Allemands. Mais à son âge, on ne fait pas la guerre pour ou contre, on fait la guerre parce qu'il y a la guerre. L'Histoire ne s'écrit qu'après. Pendant, ce sont des histoires : des histoires de vie, des histoires de faim, des histoires de mort, des histoires d'amour, des histoires par millier dans un hiver si long qu'il n'en finira jamais...

Son jeune corps athlétique engoncé dans sa combinaison de pilote de chasse, il joue avec le diable, il joue avec le feu, il joue avec le ciel dans sa machine volante, dans sa machine tuante, dans son oiseau de la mort. Mais dans la troposphère, au dessus des nuages, de la couche sale, du péplos, le ciel est toujours bleu. Au dessous, la mort est confuse, approximative. Au dessous, il y a l'amour pourtant, les empreintes de pas dans la neige qu'il caresse, qu'il embrasse quand s'éloigne la fille dont il est fou amoureux, un matin terrassée entre ses bras par un projectile. Mais tant que l'avion vole et vole haut, plus haut que les nuages qui s'embrasent dans l'explosion d'un zinc... plus haut ! Par deux fois, son avion est touché, se crash, s'écrase au dessous des nuages.

"Mais ce n'était rien, m'assurait-il, c'était le jeu !"

La guerre, c'était peut-être le jeu, la jeunesse... C'était surtout la rupture, l'infamie, le parjure ; une chance qu'en survive le jeu, la jeunesse ! Mais au delà de ces considérations, cet état de faits me préoccupait, m'interpellait. Les proches de ma génération pour la plupart avaient eu des parents d'après-guerre ou si jeunes alors qu'ils n'avaient été que des témoins innocents. Mon père lui, avait été soldat, guerrier. "Dormeur du val", soldat inconnu... "Nature, berce-le chaudement : il a froid..." Je ne trouvais cela ni banal, ni anodin. Comme des millions d'autres, il avait été enrôlé dans la comédie humaine et dramatique d'une guerre dont on commençait, au travers de reportages contradictoires et hypothétiques à en révéler le scénario. Et moi, obstinément, mais malhabile, je m'immisçais dans des souvenirs qu'il avait traîné solitairement. Je posais mes questions, je forçais sa mémoire, la perçais. Tant pis pour les réponses ! Tant pis pour moi ! Je lui demandais :

— Que ressent-on lors d'un crash, quand son avion est abattu ?

— Une fois, j'étais touché au genou, je ne me souviens que de la chaleur vive que j'ai ressentie. Je ne me souviens pas vraiment. Je me souviens mieux du jour où, alors que je pilotais l'avion au dessus d'un train de marchandises, des civils en avaient surgi. Je me souviens que ça faisait comme de la poussière qui se dégageait de leurs vêtements troués par les balles...

Tant pis pour moi ! De toute façon, il racontait peu. Une autre fois, il me dit : "On ne peut pas raconter les cauchemars."

Un soir, au cours d'une émission sur l'aviation, durant la Seconde Guerre Mondiale, je compris que lui-même traquait ses souvenirs. Le regard fixé sur le tube cathodique, il tentait de superposer la "petite" à la "Grande Histoire". "Vois-tu, me dit-il à plusieurs reprises, j'ai fait une guerre que je ne découvre qu'aujourd'hui !" Mais celle qu'il avait faite était de boue, d'odeur et de sang ; celle-ci était lisse, inodore, indolore, synthétique.

En se rendant en Estonie chercher son père qu'il pense en danger, il est fait prisonnier par les Allemands. Affecté au déminage, avec ses compagnons d'infortune, il leur ouvre la voie d'Estonie en Pologne, de Pologne en Ukraine, d'Ukraine à Stalingrad, les hommes sautent sur les mines, les hommes meurent par le froid, les hommes meurent par les hommes, la mort rôde, les loups rôdent... Ils étaient trois cent vingt et plus, ne survivent qu'une vingtaine au moment de la libération de Stalingrad par les Soviétiques.

C'est long la guerre, long de mille et une blessures. Mais au delà des tumultes, du chaos, de la dérive ; au delà de la peur, du courage, des illusions et des désillusions, dans l'emportement et la turbulence de sa jeunesse, mon père ne tente pas de survivre, mais de vivre. C'est long la guerre, décidément trop long.

De retour de Stalingrad, après un stage de combat à Vladivostok, de son propre chef, il se démobilise, au risque de sa vie, au risque de celle d'un autre...

A l'ambassade de Suède à Berlin où il se rend pour s'enquérir des nouvelles de son père et demander l'asile politique, il fait la connaissance de la fille de l'ambassadeur. Quand elle rit, son rire couvre le hurlement des loups ; quand elle parle, sa voix couvre le fracas des bombes. Le monde est fou, l'amour est une folie exquise. La fille de l'ambassadeur est belle et insouciante ; mon père est jeune et impétueux. Sur un défi, sur un pari, dans l'urgence de la vie, de la mort, de l'amour, ils se marient. Mais des obligations le contraignent à s'absenter, s'éloigner d'elle presque aussitôt pour plusieurs mois.

A ce stade de l'histoire, il y a deux versions : celle qu'il raconta à ma mère pour ne pas la choquer et celle qu'il me raconta, escomptant bien me choquer un peu. Selon la première version, lorsqu'ils se retrouvent, sa femme a un autre amour, son meilleur ami et un enfant dont elle ne sait s'il est de lui ou de l'autre. Selon la seconde version, sa femme a un autre amour, son meilleur ami. Tous les trois partagent la nuit de nocce qu'ils n'ont pas eu au lendemain de leur mariage. De cette nuit de nocce naîtra l'enfant.

Comme un ultime détonateur, une nouvelle brèche, cet enfant va transcender son destin. Si la vie est une farce, la jouer comme telle ! Se retirer du chaos, de l'enfer et aller jouer ailleurs, sur d'autres rives, vers d'autres espoirs. Ici, en dehors des aurores boréales, du murmure des ancêtres et des rêves obscurément enfouis, il ne reste rien. Son père, sa troublante belle-mère et leurs deux enfants sont morts en déportation. Leur terre a été annexée, leur fortune réquisitionnée. Son pays est à feu et à sang ; du reste, quel est son pays ? Celui où il est né ? Celui où il a grandi ? Celui de ses vacances ? Celui de ses pères ? Peu importe qu'il soit paria, déserteur, exilé, orphelin, apatride ! La terre est ronde, au delà de l'horizon, il est possible de vivre encore. Il ressemble à la Finlande, meurtri, amputé d'une partie de lui-même, ruiné, mais LIBRE.

J'errais aux environs de ses silences, de ses mystères attendant qu'il m'y invite. Ce n'était pas aisé pour moi de le suivre dans ses recoupements, dans ses évidences, dans ses retranchements. Il me semait, non pas volontairement, mais il me semait parce que je voulais me faire une idée et je n'avais pas idée de ces choses ! D'autant moins qu'obstinément il s'arrangeait pour tout dédramatiser, alors qu'à priori je trouvais tout cela plutôt dramatique. Mais peu importait mes états d'âme ou ma compassion, je voulais être à son écoute, à sa vérité. Je découvrais le sens de la confiance, la vertu de l'oubli et je savais d'ores et déjà qu'à mon tour je laisserai planer quelques non-dits, dormir quelques secrets. Il manquait des mots pour raconter tout. Il ne me demandait rien pourtant, ni de me taire, ni de dire. Il me répondait simplement, comme il le pouvait, comme il le savait, à sa manière.

\*

Par moments, je me ravisais, je cessais de l'investir, de le deviner, de l'identifier. Je cessais ma quête de lui, ma quête de moi, de mes racines... Quelles racines ? A mesure que j'avançais, je m'éloignais de tout cela, renonçant à mes armoiries, à mes ascendances ethniques, à mes origines étatiques et territoriales. Au diable tout cela ! Je dirai à mes enfants plus tard : votre grand-père venait d'ailleurs ; c'était une sorte de Rimbaud, un aventurier doublé de génie. Au diable tout cela ! Je me perdais en conjec-

tures.

Je lui parlais alors de moi. Je le faisais rire et il riait, et, j'aimais sa bonhomie, son regard pétillant, malicieux suspendu au récit de mes délires, de mes amours, de mes badinages. J'avais envie de le surprendre, de le séduire, de l'entraîner dans ma danse, que nous tournoyions ensemble. Je savais que nous vivions là quelque chose d'absolu comme le sont les derniers pas qui ressemble aux premiers pas.

\*

Libre pour aller où ? Quand la guerre est partout... De cette période de sa vie, il ne reste qu'un long silence. Aux journalistes qui l'interviewent, il dit : "Après la guerre, j'avais entrepris un voyage autour du monde, en bateau. Dans le brouillard, j'ai confondu le bâbord et le tribord et je me suis cogné aux rochers de Sainte-Adresse dans la baie de Somme. J'ai découvert que j'étais en France.

Nous sommes alors en 1947. Il ajoute : "Je regarde la carte, je vois qu'il y a la Seine et Paris." Il accoste sur le quai Malaquais ; l'école la plus proche est celle des Beaux Arts.

Quand ma mère le rencontre, au début des années cinquante, en Haute-Savoie, il est architecte à Megève. Il a un autre nom, un autre âge, pas d'histoire, surtout pas d'histoire ! C'est ce qu'il voudrait, c'est ce qu'il ne peut pas. Tout le monde pose des questions : d'où es-tu ? Qui es-tu ? Qu'as-tu fait ? Ces incessantes et incontournables questions qui assomment l'existence et l'enchaînent. A quoi bon survivre à la guerre, à l'outrage pour s'enliser dans son souvenir ? Lui, ce qui l'intéresse pour l'heure, c'est son présent, c'est son avenir dans ce monde nouveau, palpitant d'après-guerre, de reconstruction. Passionné par l'enjeu, il s'inscrit à l'Institut d'Urbanisme de Paris. Il se voudrait neuf, exempté de son passé, mais pour se fondre dans la masse, il faut s'apparenter à la masse. Il détonne. Il s'exprime en un français médiocre avec un accent qui suscite inmanquablement la curiosité. "D'où viens-tu ? " Une réponse ne suffit qu'à alimenter la question suivante. Alors il donne des réponses, c'est à prendre ou à laisser !

Peu à peu, il force la liberté et trace sa voie, au mépris des bonnes manières, au dépend de ceux qui l'attendent. Il fait céder les entraves, s'affranchit des contraintes sociales, voire morales, s'émancipe pour s'investir corps et âme dans le monde fabuleux des sciences et des techniques où tout peut être imaginé, inventé, réalisé. C'est encore mieux que le jeu des légos, plus cher aussi. Il ne cherche pas à gagner sa vie, il la défie; cela coûte encore plus cher. Tandis que sa femme nourrit ses trois enfants, il nourrit les rêves des milliardaires. Ce n'est pas moral ! Il ne prétend pas l'être.

\*

Lorsqu'il se mettait devant sa table à dessin, il prenait une stature massive, hors de tout. Je songeais alors à ces personnes qui gravitaient autour de lui, des hommes, des femmes en attente, en éveil, guettant fébrilement de l'homme tranquille, remboursant sa pipe silencieux, absorbé devant sa feuille, le dessin, le tracé magique.

Je songeais aussi qu'il devait en partie sa survie aux oiseaux, à ses chiens et à cette cour qu'il ne manquait jamais de nourrir, sans quoi il aurait oublié de se nourrir lui-même. Par moments, il se redressait le regard à mille lieux d'ici, il rallumait sa pipe, en tirait quelques bouffées. Cette senteur était une résurgence de mon enfance tout comme l'étaient l'odeur du bois, certains accents ou les cannettes de Kronembourg. C'était mes réflexes de Pavlov, ces petits détails qui me ramenaient à son souvenir sans nostalgie, sans mélancolie.

Je n'avais moi-même en mémoire qu'une présence très sporadique de lui, et, comble de l'ironie, le temps où il fut le plus proche de moi est ce temps sans mémoire des toutes premières années. Par chance, il restait de notre intimité quelques instants noir et blanc fixés sur des photographies, lui derrière l'objectif, moi devant dans mon bain, sur mon pot, mangeant mon muesli, barbotant dans la mer, l'expression grave expertisant de manière solennelle tout objet à portée de main : galet, feuille, pied, jouet, cuillère, grappe de raisin... Ces reliquats de ma petite personne cadrée et empreinte sur le papier brillant ou mat, dentelé et légèrement jauni me faisait adorer le regard qu'il posait alors sur moi, un regard sûrement plus attentif, curieux et intrigué par les simagrées et les manigances d'un bébé que celui d'un père attendri par sa progéniture. Mais le résultat de cet œil dirigé sur mes premiers gestes dans un jeu d'ombres et de lumière était délicieux.

Passée cette parenthèse, je m'étais très vite familiarisée à son absence. Je crois que, dès le départ, elle fit insidieusement partie de ma vie. Pourtant paradoxalement, il avait été un "nouveau père" avant l'heure, nous biberonnant, nous lingeant avec soin et efficacité. Aujourd'hui encore, il conservait un côté maternel des détails du genre : "Tes chaussures sont mal lacées". "Ton chandail n'est pas assez chaud". "Tu devrais mettre tes gants".etc... Fait encore plus inouï, dans la chambre universitaire où ils résidaient alors, seul avec ma mère, il avait mis au monde un de mes frères et lui avait coupé le cordon ombilical enroulé autour de son cou. En préambule, il avait fleuri la chambre. Il nous avait accompagné le temps de l'acquisition des rudiments élémentaires du petit d'homme et dût croire que nous étions terminés quand il nous laissa en plan. Rataplan. Après tout, nous savions marcher, manger, parler, jouer, compter, nager, skier, plonger, lire et écrire, courir, grimper... Et nous avions une mère.

En fait, je n'abordais pas ce sujet avec lui. J'avais adoré mon enfance et plus encore mon adolescence avec ou sans lui, avec ou sans père. Je n'avais même pas songé à lui trouver un remplaçant. J'avais une fois pourtant ressenti un sentiment jubilatoire quand l'épicière avait objecté en me tendant un camembert : "Ton père prend celui-ci habituellement !" Je ne sais pas ce qui m'avait autant émue dans cette méprise. J'avais été à la fois fière de pouvoir être prise pour la fille du si beau compagnon de maman, fière aussi de paraître comme la fille d'un père. L'épicière avait appuyé sur ce mot comme un mérite. Mais mon père était resté mon père, unique, damné, maudit, oublié ou désavoué, lui, précisément lui et pas un autre.

Je ne sais plus si c'est au Noël de mes neuf ans ou dix ans que je le rencontrais pour la dernière fois de mon enfance. Je ne devais le revoir que près de huit années plus tard. Un homme séparé, en mal de sa fille, m'avait persuadé qu'un père souffrait nécessairement du manque de ses enfants. Il m'avait culpabilisée tant et si bien que

j'avais voulu en avoir le cœur net.

Mon père apparemment avait plutôt bien survécu à mon absence. Il m'avait demandé, comme si je rentrais des grandes vacances : "Tu fumes des cigarettes maintenant ? Un peu surprise tout de même, je lui avais répondu: "Toi, tu fumes toujours la pipe". Nous étions restés sur le pas de la porte et ne savions pas trop quoi nous dire. Nous nous fîmes un signe de la main, un sourire et nous nous éloignâmes pour quelques années encore. Ce n'était pas notre moment, notre heure. Il nous restait encore des tas de choses à faire l'un sans l'autre.

Le fait qu'il fasse parler de lui, qu'il y ait des articles et des photos sur ses réalisations dans la presse, des rumeurs dans les relations, me permettait de le suivre de loin, d'apprécier l'évolution de son oeuvre et de le situer. Je me rendais compte au fil du temps, combien il était stable et fidèle à lui-même. Il s'était installé à quelques dizaines de kilomètres du lieu de ma naissance et s'y était enraciné pour toujours. J'étais partie, j'étais revenue, puis j'étais repartie, mais lui était resté là, à la même adresse. Je savais où le retrouver quand viendrait le moment.

Un jour, parce que probablement j'avais du temps, que lui-même commençait à en avoir, parce que j'avais du recul et de la curiosité, j'allais à nouveau à la rencontre de cette moitié de parents, vers la moitié de "ces amants fous" comme les surnommait l'ami Rodolphe qui les avait connu plus que moi.

Cela remontait à un peu plus de trois ans avant que je ne le rejoigne ici, dans l'antre de son quotidien, de sa mémoire, de ses espérances. A tâtons, prudemment, sur le qui-vive : peur de s'écorcher, pas envie de se faire mal, de se méprendre... Nous nous retrouvions au Marco-Polo, un restaurant calé entre une départementale, des rochers rouges, le sable et l'eau. Et dans ce lieu agréable et impersonnel où nous commandions invariablement la brochette mixte de coquilles saint-jacques et de gambas, nos rapports étaient simples et évanescents comme un frôlement. Il semblait ni étonné, ni soulagé de m'y retrouver, il semblait bien, comme si tout cela n'était qu'une évidence.



A partir de dix neuf heures, nous prenions l'apéritif. Il s'était fixé cette délimitation de la journée comme un rempart entre la sobriété et une éventuelle ivresse. Avant cette heure, il ne buvait que du thé. Cette dichotomie du temps qu'il s'imposait jour après jour était une manière de se préserver. Il tenait par dessus tout pouvoir mener encore à bien quelques uns de ses derniers projets qui étaient l'investissement de tous ses rêves, de toute sa vie, de toute sa personne. Donc, dans cette tranche horaire, en quelque sorte récréative, nous nous bravions l'un l'autre, survolions nos pensées, désarticulions notre monde... Et étonnement, je constatais combien nous nous ressemblions. Contrairement à la morosité ambiante qui semblait avoir accaparé le pays, nous aimions fondamentalement notre époque, ses possibilités, son avenir. Nous accordions aussi, l'un comme l'autre, beaucoup de place à l'absurde et à la dérision. Pourtant, il m'apparaissait plus doux, plus posé, plus sage et indulgent que je ne l'étais moi-même et plus que je ne l'aurais supposé de sa part. Finalement mon père me désarmait et je sentais mon coeur céder et effleurer le sien.

Je ne sais plus quel soir ou quel matin, il me confia : “Je suis sûr qu'il y a une chose que ta mère ne m'a jamais pardonnée”. Je me figeais craignant qu'il ne me fit la confidence de quelques fautes inavouables ou la révélation de frasques dont je n'aurais pas eu connaissance, mais il poursuivit : “C'est de ne pas avoir accepté qu'elle "s'endimanche" le jour de notre mariage”. J'étais souflée, d'une part qu'il se souvienne de ce détail précisément, d'autre part qu'il connaisse si bien ma mère. Je trouvais même très romantique le fait qu'il ait conscience que cela l'ait profondément blessée. Elle m'avait, ô combien, raconté ce mariage bâclé, sans fard ni artifice, vêtus l'un comme l'autre comme un lundi, à tel point que le photographe au sortir de la mairie n'avait flashé que les témoins élégants, apprêtés, superbes. Elle lui en avait tellement voulu qu'elle était décidée à dire "non!" au maire s'il lui posait en premier la question. Mais le maire posa en premier la question à mon père qui répondit : “Oui, je le veux ! “ Et ma mère dit : “Oui, je le veux”. Ainsi s'unirent les amants fous, les parents de mes frères — moi seule née dans le cadre du mariage — pour le pire et le meilleur.

Même fous d'amour ou parce que fous d'amour, mes parents ne pouvaient survivre à leur couple. Ils étaient trop entiers, trop libres, trop soumis et voués à leurs pulsions, à la nécessité de se réaliser en dehors d'une sphère familiale, étanche, hermétique. Ils étaient trop pleins de vie et de blessures pour s'isoler et s'enfermer dans leur passion. Du temps que dura leur fusion, je ne sais si on sut s'initier à leur contact, mais je m'étonnais d'être leur semblable, à leur image finalement. Ainsi cet homme était mon père et je n'en découvrais qu'aujourd'hui l'ivresse, le vertige, l'émotion. Il avait fallu tout ce temps, mais un jour de plus aurait été un jour de trop.

Entre l'absence et les retrouvailles, il y avait eu elle, ma mère, comme un corps entre deux mains, une qui n'avait pas lâché la sienne, une qui tenait les nôtres. J'aimais tout d'elle, ses manières, ses excès, son courage, sa douceur, sa préoccupation de vouloir nous faire découvrir le monde sous son meilleur angle. Elle s'émerveillait de tout et elle voulait nous émerveiller de tout: “Ici, nous assurait-elle, c'était ce qu'il y avait de plus beau ! Là, ce qu'il y avait de mieux ! Cela, le monde entier s'était déplacé pour le voir.” Il y avait tant de sincérité, tant de générosité dans sa vision des choses, que je la croyais. Elle aimait le faste, la lumière, les êtres savants, voyageurs ou artistes, les conteurs de rêves et de sciences et avait pénétré leur univers, enfreint leurs clivages et troublé leurs certitudes. Elle s'était épanouie à leur contact pour faire jaillir d'elle-même ce bouillonnement, de feu, de vie, d'amour et d'idées, mais avait été désamorcée, dépossédée de ce temps que même les meilleurs époux et pères de famille parviennent à s'octroyer après leur vie professionnelle. Partagée entre son rôle de mère, les contingences matérielles, les servitudes du quotidien et une vie affective, elle avait le sentiment d'avoir échoué quelque part, d'être restée sur le bas côté de la route de ses aspirations. Mais sûr, de nous, elle avait eu le meilleur, l'innocence et les rires, les pleurs et les cabrioles, la peau douce et dorée, les millions de baisers, de câlins, de confidences, et, cette chose incommensurable qu'est cette confiance absolue, cette attente, cet amour que l'enfant est capable de donner au parent qui le choie, le cultive, l'élève. L'enfant est comme un chien, éperdument reconnaissant, gratifiant envers celui qui le veille et le nourrit, s'en remettant à lui aveuglément, sans restriction, à la seule différence qu'en grandissant il devient ingrat et vindicatif, histoire de se sortir de son giron, peut-être ?! Le chien ne devient jamais grand, vieux mais jamais grand. Etait-ce pour cela que la compagnie des chiens était indispensable à mon père ?

Aujourd'hui mon père était mon "Annapurna". A la conquête de l'inutile et de l'essentiel, j'évaluais les possibilités de son ascension, hésitant entre entreprendre la façade sud plutôt que la façade nord, étudiant le profil des versants, les degrés des parois, l'accessibilité des corniches, les contours des éperons, l'étroitesse des cheminées... Il s'agissait de ne pas se laisser piéger par une crevasse, surprendre par une avalanche, d'éviter les éboulis, les éboulements et ne pas essuyer les foudres et les tempêtes. Mon père était une force tranquille, c'était à moi de rester vigilante. On a jamais vu une montagne possédée par un alpiniste !

Quand prisonnier de guerre, après avoir parcouru des dizaines et des dizaines de kilomètres dans la neige et le froid, tandis que ses compagnons d'infortune se précipitaient sur leur gamelle, lui s'asseyait, ôtait précautionneusement ses chaussures, massait lentement ses pieds et les entourait de cartons jusqu'à ce qu'ils se réchauffent, puis, il allait voir ce qu'il restait dans la marmite. Parfois il ne restait rien, mais combien de ses compagnons avait-il vu mourir, repus, mais gelés ? D'instinct, par acquis ou par habileté, il semblait savoir esquiver les écueils de la vie comme le coup de baïonnette dont il ne restait, au creux de sa main gauche qu'une boursoufflure bleutée. Il semblait connaître l'Homme suffisamment pour ne pas le laisser le surprendre et déjouer ses tours.

J'avais installé mon bivouac à mi-chemin de sa personnalité et je me demandais si je n'avais pas présumé de mes forces.

\*

Le dernier matin, mon père était déjà sur son trente et un, lorsque j'entrai dans le vivoir. Il me tendit une tasse de café et me dit : "Tu sens Grasse ! ". Je doutai qu'il aima mon parfum. Il avait tout arrangé et me demanda, un peu anxieux, "si je pensais que ça allait". D'un regard ensommeillé, je prospectai le lieu. Le sol en mosaïque grège était encore humide. Sur le grand plateau rond trainaient un paquet de tabac, deux pipes, un sucrier, le pot de café soluble, une bouilloire, ma tasse et sa table à dessin portative. La planche de travail en demie lune de la cuisine était débarrassée de tout objet. Dans le vaisselier constitué de deux tambours pivotant sur eux-mêmes, étaient entreposées des piles d'assiettes petites et grandes, des tasses, des verres, des bols, des soucoupes et même quelques plats. Cela tenait du miracle qu'on puisse cumuler autant de vaisselle à l'intérieur de deux cylindres. C'était probablement une question de savoir faire. Des récipients cylindriques de hauteurs différentes, également fixés sur un axe mobile, recevaient les couverts, d'autres les bouteilles d'apéritif. Les pots de confiture, de miel, de moutarde, d'épices, de thé recouvraient le réfrigérateur rempli, c'était sûr, à son maximum ainsi que devait l'être le congélateur. J'avais pu remarquer, tout au long de mon séjour, l'importance que mon père accordait à la nourriture. Non seulement il cuisinait bien, mais j'avais surtout été frappée par son souci d'abondance. J'avais déjà eu l'occasion de constater combien les personnes qui ont vécu la guerre, avaient tendance à emmagasiner, stocker la nourriture. Chez mon père, c'était flagrant. Il préparait pour ses chiens et les oiseaux, des marmites entières d'aliments divers, riches en lipides et en protéines, "indispensables pour faire face aux rigueurs de l'hiver ! ", insistait-il ; alors que ses deux chiens, Chipie et Bozot, passaient le plus clair de leur temps affalés de tout leur embonpoint près de la cheminée ; alors que les

rayons du soleil heurtaient le grand œil de la chicane au travers de laquelle la vue surplombait l'arrière pays niçois jusqu'à la Méditerranée. Nous étions, en effet, en hiver. Mais, à des milliers de kilomètres du Grand Nord, sous le ciel clément du Midi, mon père craignait la faim et le froid.

Je répondis: “ Je crois que c'est pas mal !” Je regrettais que les revêtements en tissu du canapé en demi cercle et du lit de repos incurvé, accolé à la chicane, soient si usés. Je tentai de cacher astucieusement avec les coussins les accrocs et les tâches. Mais après tout, comme aurait pu le dire ma mère : “Le monde entier était déjà passé par là, sans s'offusquer de ces détails”.

Des gens de la Direction Départementale de l'Equipement devaient venir discuter d'un de ses derniers projets. Par avance, mon père savait qu'il se heurterait une nouvelle fois à des contraintes administratives. Il aimait préciser : “Moi je n'ai pas de problème avec administration, c'est l'administration qui a des problèmes avec moi.” Je songeais au Merveilleux Jardin Bulles : l'espace Cardin de Théoule-sur-mer. En dernière instance, le fabuleux projet avait échoué pour une raison contestable, relative à la loi du littoral... Je le regardais avec tendresse préparer la maison pour accueillir ses hôtes. Rien ne l'altérerait-il vraiment ? J'avais du mal à croire qu'à soixante dix ans passés, il travaillait dix heures par jour pour accepter de s'entendre dire : “Pas conforme!” Du reste, il n'acceptait pas, il continuait, il continuerait. Ce travail à perpétuité était sa rédemption, une façon de payer son destin comme une dette qu'il ne regrettait pas de devoir. Extrait des brumes du Grand Nord, de ces âmes défuntes et silencieuses, sans appartenance, sans appartenir, au grand dam de ses fées tyranniques, il avait aimé, la vie, ses risques, ses convulsions, ses virevoltants, son vertige, à la fois protagoniste et héros de sa propre existence, sans se soucier de devenir le nôtre. Cette propension à s'affirmer indépendamment des autres ne l'avait rendu ni indifférent, ni insociable, simplement un peu plus seul au monde et, dix heures de travail par jour, le roulement incessant des visiteurs n'y pouvaient rien changer.

Ce matin, deux choses préoccupaient mon père : la présentation d'un nouveau projet en vue de la réalisation d'un musée de la robotique et la récupération de son chien Kaira qui s'était à nouveau fait la belle. Des villageois avaient téléphoné pour prévenir qu'ils détenaient le fugueur.

La journée s'annonçait lumineuse et ensoleillée. Je n'allais pas tarder à prendre la route. Je lui enroulai autour du cou l'écharpe de soie et de laine que je lui avais choisie dans une boutique cannoise. Et puis je me serrai dans ses bras. Il me dit: “Je n'ai rien à t'offrir moi, que pourrais-je te donner ? “ N'ayant pas d'idées immédiates, je lui demandai un paquet de cigarettes de la cartouche que j'avais remarquée sur la banquette. Il m'en mis quelques-uns dans un sachet. Cela me faisait plaisir d'emporter avec moi ce petit quelque chose comme une offrande. Il me dit encore: “Bientôt je viendrai !”

\*

A présent, cela fait un an que nous ne nous sommes pas revus. Quelques centaines de kilomètres nous séparent. Nous nous téléphonons régulièrement. Entendre sa voix dans mon téléphone ergonomique sans fil a quelque chose de magique. Je peux me déplacer d'une pièce à l'autre ou l'entraîner au milieu du jardin, avec ses mots, son accent,

son rire contre mon oreille et les images que j'ai de sa bulle que j'imagine sous la neige quand il me dit qu'il neige, que j'imagine sous la pluie quand il me dit qu'il pleut, que j'imagine dans la nuit, si la nuit ici est tombée... Parfois, à partir de dix neuf heures, je prends un whisky et je l'appelle rien que pour trinquer avec lui.

Nous ne nous disons jamais tout. Nous nous frôlons. Je pose moins de questions. Je tente moins de le faire céder à ma curiosité. Je ne veux pas qu'il ait mal, qu'il ait peur. Il y a des êtres comme ceux-là, qu'on aime tout bas par crainte de les effaroucher. Mais il rit dans mon téléphone ergonomique, il me raconte ses rêves... Je lui dit : "Tu es un être particulier !" Il me répond : "Tous les êtres sont particuliers !" Je dis : "Non, il y a des gens qui naissent quelque part, qui meurent autre part et entre leur naissance et leur mort, il y a une ligne droite !" Il répond: "Certains même naissent et meurent au même endroit et entre il n'y a rien !" Et on rit encore... Et on finit par raccrocher parce que l'un comme l'autre, on déteste le téléphone.

## DEUXIÈME PARTIE

### Cinq ans plus tard

Quelques cinq années venaient de s'écouler. Nous amorçons un nouveau siècle, un nouveau millénaire, nous amorçons une année nulle, une année zéro. L'an deux mille voulait tout dire ou ne rien dire. Peu importait, nous étions encore là, à peine plus vieux. Personne de nos jours ne vieillissait vraiment, on mourait seulement... Mais nous étions encore là. A mieux y réfléchir, cinq années c'était tout de même un petit bout de vie, un petit bout de temps, un petit peu de nous qui apprenions, à nos dépends parfois, à nous partager et à nous surprendre, à nous abandonner et à nous reprendre, mais un lien indéfectible s'était tissé, nous étions voué à nous aimer à présent.

Une fin d'été, j'étais retournée en Finlande. Les journées étaient encore longues, tièdes et colorées. Les champs d'orge n'étaient pas encore moissonnés. Les fleurs jonchaient fenêtres, jardins et sous-bois. Les eaux fraîches et claires des lacs nichés partout, ça et là, dans les villes, les forêts, les campagnes, ciselés au contour des roches lisses et arrondies, enclavés dans les marécages et les roseaux, enchassés dans les plages de sables roses semblaient dormir dans une éternité paisible. Je m'y baignai comme dans un calice, m'y enlaçai, m'y embrasai. Ces eaux étaient le lit de cette terre. de toutes parts, elles la drapaient.

Au musée de la Carélie du sud, Vyborg d'avant 1939 avait été reconstituée à l'échelle 1/500<sup>e</sup>. J'ai photographié sa garnison, ses écoles, ses collèges, ses lieux de cultes, la bibliothèque dessinée par Aalto, ses parcs, ses avenues, ses boulevards, ses ports, ses ponts... Vyborg, Viipuri en ces temps-là était la deuxième ville de Finlande par ses diverses vocations et son caractère international. Culturelle et cosmopolite, industrielle et commerciale, portuaire et militaire... On y était indifféremment finlandais, suédois, russe, réfugié hongrois ou germanique. On y parlait indifféremment le finnois, le suédois, l'allemand, le russe ou le yiddish. Vyborg, capitale de la Carélie était l'âme des Caréliens, l'âme des Finlandais, juchée sur son isthme comme une île émergeant des bras tentaculaires de la Baltique, comme un pont reliant le géant soviétique à la fen-

noscandie, comme une terre de tous les espoirs ou une terre sans espoir... Et surtout, j'ai photographié sa gare avec ses voûtes en berceau, ses verrières, ses hautes et massives sculptures ornementales encadrant la façade en arc de demi-cercle. Dessinée par Eliel Saarinen, telle une esquisse de celle d'Helsinki, elle avait tout d'une grande la petite gare de Vyborg. Dans l'un des trois bâtiments, dans l'appartement à l'étage, une des fenêtres ouvrait sur sa chambre, mais lui, qu'avait-il retenu de tout cela ? La photographie de la gare à l'échelle 1/500<sup>e</sup>, et qui, plus est, vue d'avion, ne lui dit rien. Peu importait ? D'après Malaparte, la gare avait été détruite par les mines soviétiques. Était-ce trop loin ? Était-ce trop tard ? Ce Vyborg là n'existait plus. Nous venions assurément de nulle part.

Mais où que se situe nulle part, ses traces de lui étaient aussi mes traces et, vraisemblablement, au delà des tics et des tares, des défauts et des qualités, trimbaliions-nous dans notre bagage chromosomique l'empreinte plus subtile des images, des errances, des illusions, des rêves et des troubles de nos prédécesseurs ?

De cette partie infime du globe, presque oubliée, presque inconnue, discrète, secrète, voulant s'émanciper sans se corrompre, s'enorgueillissant de ses propres efforts, de ses propres espoirs, de ses propres expériences, je ressentais quelque chose me hanter, m'attirer irrésistiblement à tel point qu'il me semblait qu'en premier lieu, plus que vers mon père, c'était vers ce pays que j'avais voulu aller, vers lequel j'avais commencé par aller. Peu importait qu'il n'y soit pas né ? Peu importait qu'il n'y ait que partiellement grandi ? Relié par la lignée de sa mère qui lui avait choisi son prénom, qui avait transcendé son destin... Héritier de cette "tribu", il s'était vu déshérité d'elle, déshérité d'un tout autre destin. Néanmoins mon père voulait que ce pays soit sien pour mieux s'en débattre, s'en détacher, s'en arracher. Je voulais ce pays sien pour qu'il devienne le mien. De toute évidence, nous n'étions pas dans la même dimension sentimentale. Là-bas, il avait évolué dans un univers que je ne pouvais pas connaître, et le monde d'aujourd'hui, il ne l'imaginait que sous l'angle de ses souvenirs ténus et ombragés.

\*

Maintes fois au cours de ces années, il parla de venir, il faillit venir, il ne vint pas. C'était peut-être mieux ainsi. Il habitait une bulle. J'habitais un cube. Il se serait cogné aux angles.

C'est donc moi qui allait à sa rencontre. J'investissais pour quelques jours son espace. Il m'accueillait pareil à lui-même, tranquille, entier, généreux et hermétique. Après avoir tenté d'apprendre à le comprendre, j'apprenais à accepter de ne pas le comprendre (?) Après avoir tenté de cerner nos ressemblances, j'apprenais à accepter nos différences, nos divergences. Je me risquais à l'ennuyer, à l'irriter, à n'être plus uniquement dans un rapport de séduction. A moins que ça fasse aussi partie de la séduction que d'y inclure la partie moins attractive de soi-même, d'être aimé pour tout, l'ombre et la lumière, la beauté et la laideur, l'intelligence et la bêtise... Je me risquais aux ressentiments, à lui en vouloir, à le "juger" presque. Mais en son genre, je le trouvais sublime. Il forçait mon respect. Je lui en voulais pourtant de casser son image par provocation ou dénégation de lui-même. Je lui en voulais de s'être laissé piéger par cette fausse liberté qui l'avait rendu insolvable, dépendant et s'était refermée sur lui pour l'absorber, l'engloutir, l'anéantir. "Libre" dans sa tête, seulement dans sa tête.

Je lui en voulais d'être devenu vieux avant que je ne puisse profiter de sa force de l'âge, même s'il restait puissant et fort par bien des côtés. Je lui en voulais d'avoir peur pour lui, d'avoir peur qu'il décline, d'avoir peur qu'il meurt. Il n'avait pas fini de faire ce qu'il avait à faire. Il n'avait pas fini d'aller vers moi non plus. J'étais sa fille depuis toujours, depuis son intention de me faire, de m'avoir, d'attendre que je paraisse dans la maison en chantier dans laquelle j'étais née, d'aller dicter mes prénoms dont l'un mal orthographié sur le registre d'une sous-préfecture. J'étais sa fille depuis toujours dans le lien indéfectible de nos cinq destins, ceux de ma mère, mes frères lui et moi, composants indissociables de notre famille d'un temps.

Mais sans doute y avait-il quelque chose d'irréremédiablement décalée entre nous, une faille infranchissable ? On ne faisait pas l'avenir sans passé. Notre passé commun était si confus, si lointain, à peine effleuré. Nous n'y avons pas pris nos marques, nos repères et où qu'en soient nos sentiments présents, nous restions perdus l'un de l'autre. De plus, ça n'arrangeait personne autour de nous, excepté ma mère peut-être ? Et encore, ma mère n'avait jamais eu besoin de moi pour poursuivre leur histoire !

Lui aussi pouvait m'en vouloir. J'avais grandi si brusquement devant ses yeux. Il avait quitté une toute petite fille pour se retrouver face à une trop grande fille déflorée de son innocence, déflorée de son insouciance. On n'est enfant qu'une fois pour toute. On n'est adolescent qu'une fois pour toute. Dans la parenthèse de notre séparation l'essentiel s'était accompli. Alors évidemment, comment m'appréhender ? Quoi m'apprendre ? Quoi me montrer ? Quoi me transmettre ? Il trouva pourtant la parade un jour d'automne d'il y a deux ans, en déposant entre mes mains un morceau de lierre. Il le positionna de telle manière que je puisse l'écorser et le travailler à ma guise. Il me montra la façon de le désenlacer des arbres et de le couper, mais il continua de me réserver, de m'envoyer ou d'attendre que je vienne les chercher quelques uns de ses beaux morceaux. Entre le travail de la nature, le travail qu'il y opérait et que je poursuivais, j'y incluais ma touche personnelle, la peinture. Il trouvait cela bien.

De cet élan évasif, hésitant, de cette quête illusoire, dans cette approche expirante où je m'approvisionnais de nos dernières rencontres, de nos derniers frôlements, effleurements, je me sentais seule, mal comprise par mon entourage, inopportune pour le sien, sans hostilité d'aucune part, mais... Mon entourage s'en tenait à son jugement: pas de clémence pour le père indigne, pas de mansuétude pour l'inconforme époux ! Son entourage s'en tenait à l'estime de la motivation pour son oeuvre, à son implication totale, absolue. C'était une méprise de leur part, je croyais de moins en moins en cela. Son oeuvre était le révélateur de sa vie, une réflexion de lui-même, un miroir, un catalyseur, un espoir. Un espoir immense. Ses amours, ses enfants, ses fantasmes, ses manques et ses blessures, ses absences, ses oublis étaient indissociables de cet espoir. Et outre le fait qu'il aimait passionnément son métier, il avait été passionné en amour, il aurait été passionné par ses enfants, au moins autant qu'il l'était avec ses bêtes, car mon père n'était pas un misanthrope. Seulement comme beaucoup, il ne savait pas comment s'y prendre. Comme beaucoup moins, il en avait conscience. Il me disait souvent: "On ne nous apprend pas à vivre !" Je crois que sincèrement il aurait voulu savoir vivre, pouvoir comprendre. Des petites allusions me le laissaient entendre, comme la fois dernière quand au cours d'un documentaire animalier sur les reptiles, qu'il suivait

vaguement d'un oeil et d'une oreille distraite, face à sa planche de travail, redessinant pour la énième fois le plan d'un sol, il me fit observer, l'air de rien, la voix étreinte dans son accent : "On connaît mieux le crocodile que l'homme !" La veille au soir, nous nous étions blessés involontairement, avec ses contradictions à lui, avec mes contradictions à moi. Sûr, son entourage se méprenait, il œuvrait aussi pour survivre, pour combler le vide comme il le disait, pour combler l'absence comme il le taisait.

De son énigme, de son néant surgissait une promesse qu'il avait construite hors de nous, en parallèle toujours de ce qu'avaient été les siens, en amont, en aval. Ses parents. Ses enfants. Un rien déphasé et pourtant. Quelque chose de triste s'accrochait à ses regards d'un bleuté pâle, même des plus bonhommiques, même des plus victorieux. Quelque chose d'impalpable, sans réponse possible. Il était devenu ce qu'il n'avait jamais cessé d'être : "L'homme qui venait d'ailleurs".

Cela se voyait jusque dans sa manière de couper son vin avec de l'eau gazeuse sans offenser ses hôtes de souches françaises. Cela se remarquait jusque dans sa manière de cuisiner, d'improviser selon les provisions du jour et des saisons, selon le bon fonctionnement du four ou de la gazinière, des variantes de ragoûts, de goulaschs, de tians, humectées d'huile d'olive, imbibées des fonds de bouteilles d'apéritifs et autres spiritueux, le tout cuit quelle que soit la préparation, au moins une heure durant. Et qu'il proposait au tout-venant, familial, étranger. Celui qui passait la porte translucide avait toutes les chances de se retrouver son convive.

Cela se remarquait jusque dans sa manière d'être et de paraître hors de sa sphère. Ponctuel, timide et sage là où on l'attendait, quelle que soit la personne qui l'attendait, quelle que soit la raison pour laquelle il était attendu. Même harassé de fatigue, à l'ultime limite de ses forces, que ce soit dans une ambiance affectée de cocktail ou dans la légèreté d'une atmosphère estudiantine, il se prêtait docilement au cérémonial qu'on lui conférait. Il écoutait avec respect et étonnement, avec humilité, allocutions, speeches, éloges que proféraient à son intention maire, préfet, autres invités ou protagonistes de ce genre de manifestations. Ému et consentant, il remerciait avec déférence, un peu paumé malgré tout dans ce jeu de dupe qui débouchait trop souvent sur des désillusions. Mon père ne concevait que les projets à venir, même à presque quatre vingt ans, surtout à presque quatre vingt ans. Mais c'était sur le terrain, sur un chantier, en pleine quête d'un nouvel ouvrage qu'il n'avait pas son pareil. A la fois novateur et disciple, après avoir eu ses maîtres, il avait ses élèves, il avait ses apôtres et ses condisciples ; Un peu gourou, sans intention, passionné, passionnant, il était dans sa sphère au delà de celle qu'il créait.

Cela s'entendait jusque dans sa manière de parler. Il avait recueilli les mots dans la langue française sans tenter de formaliser son vocabulaire, sans modulation hypocrite, sans complaisance, sans artifice. Des mots crus, des mots bruts, des gros mots, un peu comme font les enfants qui n'utilisent les mots qu'au premier degré. Peu lui importait leur raffinements, incisifs ou doux, chacun d'entre eux était intentionnel, sélectionné. Il choisissait les siens, pas les nôtres, et, se sentait parfois déconcerté par l'incommunication que provoquait sa rébellion étymologique. Mais coûte que coûte, quel qu'en soit le prix, il semblait vouloir se défendre de la bienséance verbale comme d'un nid à tabous. Poète à sa manière, ou muse pour poète, il avait quelque chose de

primaire et d'élégant des personnages fantasques d'Arto Paasalinna. Il était Gunnar Huttunen le meunier hurlant, Vatanen le journaliste avec son lièvre fétiche, Taaveti Rytönen le géomètre en cavale... que l'écrivain finlandais croquait de sa plume et baladait dans l'écheveau de ses intrigues et de son humour.

Enfin, cela se caractérisait jusque dans sa manière insaisissable d'être mon père. Du temps que j'avais déserté sa vie, il avait tu mon existence. De ces derniers temps où je l'investissais, il m'y introduisait naturellement, sans effusion ostentatoire, mais délicieusement affectueux. J'avais une prédisposition, que je tenais de lui ou de ma vie, à apprécier les sentiments évasifs, que l'on devine plus qu'ils ne s'offrent.



De son passé antérieur à nous, je n'appris pour ainsi dire plus rien comme s'il crut ma curiosité assouvie ou comme s'il se méprit de ma discrétion. Peut-être aussi n'avais-je plus envie de tout savoir, de tout comprendre ? Son histoire était si compacte, si violente, trop carencée de choses simples, de choses douces. Je compris peu ou prou, plus ou moins, mieux ou pire... Comme je le pus.

Je n'appris plus grand chose non plus de notre vie familiale, nomade et vagabonde, tant nous avons changé de résidences et de lieux entre Paris et le Midi de la France. Je n'en éprouvais pas un véritable besoin. La compression d'événements chaotiques résumée dans un laps de temps très court n'avait pas altéré mon insouciance, soit que je fus alors trop jeune et ne ressentis que le bouillonnement de vie qui animait mes parents, soit que je fus trop occupée par mes prérogatives enfantines.

En revanche, je cernais un peu mieux ce qui avait distancé, éloigné, abîmé mes parents. Par millier de malentendus liés à la linguistique, au langage, aux non-dits, aux faux amis, aux vrais amis... qui avaient jalonné leur espérance commune, ils s'étaient confondus et cloisonnés dans leur propre vérité et dans leur orgueil.

La révélation de mon père, dont je m'étais toujours doutée, sur son enrôlement dans les services secrets qui l'avaient intercepté lors de sa tentative de désertion avant la fin de la guerre, éclaircissait bon nombre de faits qui avaient dérouté ma mère, qui l'avaient destabilisée et meurtrie. Mais cela n'expliquait pas tout. Il me semblait que dans certaines situations un besoin de fuite irrépressible, presque vital supplantait mon père, le submergeait comme s'il ne fut plus en mesure de surmonter les épreuves émotionnelles.

Certains faisaient du mal par cruauté, d'autres par faiblesse, d'autres par lassitude. Je crois que sa soif de vivre fut la même soif qu'un homme qui aurait marché longtemps dans le désert. Je crois que ses ambitions furent telles une oasis sans autre alternative. Au dépend de ceux qui l'aimaient ou ceux qui l'accablaient, seul maître à bord de sa conscience, il s'y hissa et but jusqu'à l'ivresse, jusqu'à la lie.

Mais, outre l'extravagance de leur itinéraire et de leur cheminement personnel, sur les choses les plus élémentaires, mes parents avaient fracassé leur aventure familiale, peut-être simplement par le seul fait de l'imprégnation de l'éducation dissemblable qui les avait construit ?

Ma mère avait reçu une éducation bourgeoise relativement standard, dans l'univers cossu et calfeutré de son enfance à Strasbourg, sa ville natale. L'appartement de sept pièces aux épais tapis, au mobilier en marqueterie, aux rideaux de taffetas et de soie était entretenu par toute une flopée de domestiques pour lesquels, outre le livreur de pain de glace, le traiteur ou tout autre serviteur ambulatoire ; un office et un escalier de service leurs étaient exclusivement réservés. Bonne, nurse, cuisinière, lingère, repasseuse s'affairaient tour à tour dans cet espace nanti, lumineux et chaud. Les repas se prenaient dans la vaisselle de Sarreguemines avec les couverts en argent, nappe et napperons, et, le silence des enfants s'ils partageaient le repas avec les parents. Des souvenirs de ma mère recoupés par ceux de mon oncle, j'ai entendu mille fois parler du long couloir au velouté tapis d'Orient où l'on faisait inlassablement fonctionner le train électrique Merklin, agrémenté chaque Noël d'un nouveau rail, d'un nouveau wagon, d'un autre passage à niveau ou d'une nouvelle gare ; du piano à queue couleur fauve au centre du salon, du magnifique bureau du père où l'on avait la fièvre ou l'appréhension d'être parfois convié pour des réprobations d'ordre scolaire ou disciplinaire ou pour des leçons de vie, telle la fois où mon grand-père expliqua solennellement à ma mère qui n'avait pas encore dix ans, qu'elle était "libre penseur". L'incitation à cette autonomie morale la troubla beaucoup ; les catholiques allaient au catéchisme, les protestants au temple, les juifs faisaient le sabbat, mais elle, elle était libre penseur.

Son père était ce qu'on appelait un homme bien, à la fois craint, bon et respecté autant dans sa maison que dans sa fabrique de jouets. Il chérissait son Alsace, jouait du piano, aimait les ballades dans les Vosges, la fabrique de jouets, les parfums des saisons. Il aimait cette ville, cette région que, jeune combattant, il avait défendue. Mais pour l'amour de sa parisienne d'épouse qui ne s'adaptait pas, refusant obstinément d'apprendre l'alsacien, se considérant une bonne fois pour toute française de l'intérieur, ce qui compliquait pour le moins la communication avec le personnel de maison qui lui ne parlait que cette langue, il fit construire une demeure dans la région parisienne à la lisière d'un magnifique parc, à proximité d'un lycée pour filles, d'un lycée pour garçons, aux portes de la Capitale. Avant que les travaux ne fussent totalement achevés, il tomba gravement malade. Il tenta d'alarmer et de convaincre ma grand-mère de fuir avec les enfants jusqu'aux Amériques du fait de ce qui se tramait en Allemagne. Ma grand-mère mis son anxiété sur le compte de la maladie. Il mourut quelques semaines avant le début de la guerre qui dévasta pour toujours l'opulence matérielle et l'image conventionnelle de la famille. Ma mère n'avait que douze ans, l'aîné quatorze, le benjamin dix..

Ma grand mère aussi fut une femme bien. Docteur ès sciences, elle fut infirmière bénévole pour la bonne cause, travailla bénévolement dans des laboratoires de recherche pour sa cause personnelle. Elle n'était pas spécialement bigote, avait ses principes, ses croyances et une impitoyable jalousie pour tout ce qui tournait autour de ses trois enfants. Quand la guerre éclata, nantie de l'argent de la fabrique que mon prévoyant grand-père avait déjà vendue à son associé, elle résilia la location du splendide appartement de sept pièces qui allait être détruit par un bombardement un peu plus tard. Dans la Ford V8 noire, elle installa les enfants et roula, roula jusqu'à plus d'essence. Elle fut admirable, par intelligence ou par inconscience, adopta le comportement

d'une louve pour protéger ses petits des griffes de la guerre et tenter de sauver l'aîné d'une grave maladie qui s'était manifestée peu après son veuvage. Il finit par mourir lui aussi à quelques jours de ses vingt ans, à quelques jours de l'armistice. En dernier espoir, elle guetta, en vain, le retour d'un de ses deux frères, sa belle-soeur et leurs deux enfants des camps de la mort. Ma grand-mère qui vécut jusqu'à quatre vingt quatre ans ne se remis jamais de rien. Elle se retranscha dans une forme de chagrin, refuge exclusif, en barricadant résolument l'accès. L'argent de la fabrique avait en partie fondu dans les soins, les hospitalisations, les interventions chirurgicales qu'avaient nécessité la longue maladie de son enfant, une autre partie avait fondu dans les malfaçons des fondations de la belle demeure et des procès s'y afférent qu'elle perdit tour à tour. Elle finit par la vendre et s'installa dans un modeste deux pièces dans une banlieue chiche à quelques pas de celle qu'elle avait quittée et vers laquelle elle continua de se rendre comme en pèlerinage, à quelques pas du métropolitain. Elle vécut là, seule, jusqu'à la fin de ses jours, ne montra ni ses peines, ni ses joies, ne manifesta à ses deux enfants qui restaient, que des égards réprobateurs et à nous peu d'égards à l'exception de notre frère aîné qui par son étonnante ressemblance avec l'enfant perdu eut les faveurs de son affection. Ma mère non plus ne se remis pas davantage de ce destin fracturé, détraqué, destructuré, floué par les deuils, par la guerre, par les désillusions. Arrachée à ce père doux et compréhensif, à ce frère pour lequel elle vouait une véritable adoration, à cette enfance choyée, à sa ville, à sa maison, elle avait eu peur, elle avait eu faim, elle avait eu mal à en crever, mais son coeur ne fut jamais asséché ni pour nous, ni pour l'amour, ni pour la vie.

Comment les condamner, mon père, ma mère, de s'être ainsi empêtrés dans leur vie, crédules et innocents, inconstants, passionnés, aventureux, audacieux, vivants, si vivants au milieu de leurs morts à l'un à l'autre, pas les mêmes morts et pourtant, presque les mêmes morts, presque la même fatalité. C'était peut-être pour cela qu'aujourd'hui encore, par moment ils étaient uniquement eux deux, à mille lieux de nous, égarés dans leur monde, dans leur incomparable amour, enfants du vingtième siècle, de ce siècle aux paradoxes incompatibles, de ce siècle des pires outrages et des meilleures intentions, des idéaux et des idéologies, des libertés et des abjections, de la barbarie et de la conscience. Ceux qui en étaient sortis vivants, n'en étaient pas pour autant sortis indemnes, ceux qui n'en n'avaient pas été directement les victimes en portaient implicitement les stigmates.

J'étais partie d'elle pour comprendre leur choix l'un de l'autre. J'étais revenue à elle pour expliquer leur choix de l'un de l'autre. Au delà de l'irrationnel amour, ils avaient tenté la famille. Dans quelle proportion avaient-ils réussi ? Avaient-ils échoué ? Je savais seulement qu'on n'avait pas si mal grandi mes frères et moi, qu'on n'avait pas si mal évolué. Je ne parvenais pas à leur en vouloir de s'être ainsi choisis, de s'être ainsi aimés, de s'être ainsi ratés, de s'être ainsi dérobés, désertés, désavoués. Cela aurait pu mal tourné. En un sens, cela avait mal tourné. Mais nous avons tous survécu à la débacle, au chaos.

Qu'allait-on chercher chez l'autre, sinon qu'une part de soi-même ? Par cette approche biographique, par le biais de ce récit que je m'obstinais à commettre, j'avais en quelque sorte reconstitué une sorte de cellule familiale, ce refuge dans lequel seul

L'Homme se projette, se prolonge, s'immortalise pour contrarier et contredire la conscience de sa finitude.

En allant vers lui, je continuais d'aller vers elle, ma mère, je revenais à moi. La boucle était bouclée et en son centre, comme un œil de cyclone dans le tourbillon de la vie. Elle, lui, moi, nous. Peu importait l'amour, la mort ? Nous existions dans le prolongement des autres. Nous devenions tangibles.

Dans nos vies en parallèles, j'avais associé l'existence de mon père à une absence, une absence naturelle, sans ambiguïté, indolore, paisible si on l'avait laissée en paix, si on n'était pas venu la troubler de quelques allusions malfaisantes. En fait, cette notion d'absence, je l'intégrai très jeune dans ma construction personnelle. J'appris très tôt la patience et l'abstraction des êtres absents. Très tôt à me distraire dans l'attente, de l'attente. Par sa profession particulièrement contraignante, des heures et des journées, j'ai dû attendre ma mère, apprendre les rendez-vous qu'on remet, qu'on annule, les "pas ce week-end", "plus tard", "peut-être?", "pas sûr!", "de garde", "visite", "contre-visite"... Tous ces mots qui m'avaient appris à vivre autrement.

J'avais appris à vivre sans lui. J'avais appris à vivre sans elle. A la différence que l'absence de ma mère entraînait dans ma réalité et mon imaginaire. Elle était vive, émancipante, parfois douloureuse et pourtant rassurante. L'absence de ma mère me la rendait invincible et, je crus longtemps, que où que nous soyions, où que nous allions, il ne pouvait rien nous arriver. Ma mère était mon héros, elle tranchait dans ce paysage de femmes au foyer d'alors et, sans a priori ni expérience, il me semblait que c'était elle qui était dans le vrai. Elle détenait une forme de liberté que je ne comprenais pas, mais qui m'apparaissait impérieuse. Je crois qu'au travers de la sienne, je puisais ma propre autonomie.

Tour à tour enfant, à la clef ou pensionnaire, je m'étais adaptée à l'alternance des différents milieux sociaux et culturels auxquels j'avais été confrontée qu'ils furent strictes, dogmatiques ou libertaires, huguenots, catholiques, athées ou agnostiques... Et naturellement, sans que d'aucun m'y incite, j'étais devenue, comme mon grand-père l'avait suggéré à ma mère petite fille, "libre-penseur", me conformant sans m'empresdre des rites et des us des uns et des autres.

La famille s'était très vite fractionnée dans nos aventures personnelles, d'une part parce qu'études et travail avaient parachutés mes frères vers d'autres horizons, d'autre part parce que moi-même j'avais précocement trouvé ma voie dans une de ces vocations artistiques qui investissent tout l'espace, l'énergie et le temps.

Ma mère, toujours plus belle, plus forte et plus vivante nous avait laissé aller, faisant confiance à nos choix, aux institutions, aux enseignants ou aux personnes à qui elle nous confiait, après les avoir évalués et jaugés selon ses principes et ses exigences. Car, sous ses airs désinvoltes, elle ne laissait guère de prise au hasard. En fait, nous avions grandi sous liberté surveillée, nous avions joui d'une autonomie structurée et, sans qu'elle les spécifia de manière formelle, nous identifiâmes sans difficulté nos limites, nos contraintes, nos devoirs. Cela venait aussi de l'environnement et de l'époque, une époque à cheval entre l'avant et l'après soixante huit, encore attachée à un en-

semble de valeurs, déjà débarrassée de son péremptoire stricto sensu et de ses préjugés immuables. Et puis, si nous vivions en province, la ville où nous achevions de grandir était comme une ville nouvelle, sans terroir, sans véritables racines. Ville de passage, de tourisme, riche et ensoleillée. Pour sûr, j'aimais ma vie d'alors, d'autant plus qu'en dernier lieu j'étais devenue interne dans la prestigieuse école internationale de danse de Rosella Hightower, grande dame du vingtième siècle, dont la personnalité cautionnait mes choix. Son école, outre la passion qui m'animait, était un espace d'apprentissage, de liberté, de discipline dans le prolongement de ce que j'avais connu durant mes trois années d'internat à l'école Freinet de Vence entre mes sept et dix ans.

Là, j'avais engagé mon adolescence et ma maturation, mais avant que l'une et l'autre ne soient achevées, à cet âge suspect et indolent, symbolique et fatidique des révélations sur soi-même, des interrogations et des inquiétudes, de la rébellion et des tentations... A cet âge impérativement coupable de quelque chose, d'un mal de vivre ou d'un vice de forme existentiel... A cet âge où l'on croît encore en hauteur et en formes, où on en a pas fini avec son corps indéterminé. A cet âge pourtant où, que ce soit dans le déni de soi-même ou l'arrogance et l'assurance de sa jeune personne, on ne s'économise pas. Aux abords de cet âge équivoque, en même temps si limpide tant je croyais détenir mon avenir, dans le surmenage physique de la passion que je menais de front, je contractai une maladie musculaire d'origine virale qui mit un terme définitif à mes belles ambitions. La chute fut sans préavis et sans filet. Je ne pourrais décrire la profondeur du gouffre, d'autant moins que ce n'est pas le propos de ce récit.

Dans la logique de son absence, il ne fut pas plus là pour la passion qui avait investi ma vie et mes projets qu'au lit de mon drame qui y mettait fin. Pour cette double raison, il fut mis au banc des accusés bien que je ne l'attendais pas. Depuis si longtemps, nous menions nos vies hors de lui. Et puis, peut-être qu'à sa manière, inutile, impuissant, y avait-il pensé ? Mais pensé à quoi ?

Dubitative, je tentais de faire la synthèse entre la conscience et l'impondérable. Mais comme tout le monde, je ne savais pas. Je ne savais rien.

Je savais seulement que même si la maladie n'était pas venue attenter à ma vie et à mon avenir, ça ne m'aurait pas empêché de faire la même démarche, d'aller vers lui comme un de mes frères l'avait fait bien avant moi sans avatar d'aucune sorte. Je l'aurais même fait plus vite, dans la splendeur de ce que je serais devenue. A moins qu'un emploi du temps, des déplacements longs et lointains aient retardé ces retrouvailles ? J'aurai alors remis à plus tard, à un jour, au premier enfant... Mais indiscutablement j'aurais eu la curiosité de lui, comme je l'avais eu précédemment de son pays.

Je me demandais cependant si le fait de le retrouver dans cette tranche d'âge particulière avait quelques incidences dans la façon de l'appréhender ? De nous appréhender ? Son grand âge actuel le rendait plus accessible. Il s'abandonnait.

Jusqu'à quel point était-il éloigné de l'homme porté par l'égo de la quarantaine, animé par les sollicitudes affectives et professionnelles, servi par une aura particulière qui l'avait toujours fait remarqué par des hautes personnalités, des esthètes, des gens de fortunes et des artistes ? Il avait réintégré son milieu cosmopolite et privilégié. Et

pour sûr, dans ce monde d'hommes ponctué de femmes, mais d'hommes malgré tout, il s'était laissé attirer par les voix des sirènes. Il possédait ce petit quelque chose d'un élu, ce petit quelque chose de rare et d'inaltérable.

J'avais trouvé un article de je ne sais quel quotidien de Savoie, datant du 24 mars 1960, et qui titrait REGGIANI FAIT DU BRICOLAGE À MÉRIBEL. Le comédien expliquait les raisons de son interruption de la pièce de Sartre "Les séquestrés d'Altona" après l'avoir joué cent quatre vingt représentations. Le journaliste demandait alors :

“ — Que faites-vous à Méribel ?

— Pas de ski, et je le regrette ; aussi paradoxal que cela puisse paraître, je suis un manuel. J'ai découvert un type extraordinaire non loin du “Grand Cœur” (où Mme Chamonal est une hôtesse charmante). Il s'appelle Antti, est finlandais, architecte, décorateur, bohème, artiste, que sais-je ? Antti vient de se mettre à la sculpture et à la confection d'objets en bois. Je lui tiens compagnie et m'amuse avec des morceaux de bois dont mon nouvel ami ne peut plus se servir. Je bricole au gré de ma fantaisie. Je l'aide parfois mais j'ai le sentiment que je ne lui suis pas très utile...”

Le descriptif de cette scène par le célèbre comédien m'était familier. J'en humais la senteur du bois, j'en discernais le silence, le bien être. Les mains en mouvement sont le repos de l'âme...

Parmi mes minces archives, j'avais également trouvé une page d'un Télé7jours de je ne sais quel jour, quel date, sur laquelle était mentionné sa participation dans un film “Le chercheur”. Il y tenait le rôle de l'architecte. Je n'avais jamais vu le film . En quelle circonstance y avait-il été enrôlé ? Comment cet homme venu d'ailleurs avait-il laissé ses traces ici ou là ? Et aujourd'hui qu'avait-il à voir avec celui que je découvrais à présent ?

Dans la parenthèse de l'homme, d'hier à celui d'aujourd'hui, il y avait eu toute une vie, tout un destin, mais la même abstraction. Ce n'était pas un amuseur. Ce n'était pas un farfelu. Mais il possédait ce quelque chose du fou du Roi que l'on qualifiait aussi de génie et, pour lequel quelques mécènes s'étaient portés garant.

\*

En 1999, l'énorme grappe d'oranges pulpeuses, charnues, presque sanguines que j'avais vue s'échafauder dès sa genèse et qui continuait son développement tentaculaire sur les hauteurs de Tourettes-sur-Loup avait été inscrite à l'inventaire des monuments historiques. Une consécration pour mon père qui voyait de son vivant une de ses constructions classée. Cela n'avait pourtant rien changé à son quotidien, à sa manière de vivre, aux soucis financiers qui le confrontaient régulièrement aux huissiers. L'architecte des milliardaires n'avait pas le sous, seulement de quoi nourrir et soigner ses chiens, les quelques chats sauvages qui depuis quelques temps venaient s'aventurer dans l'ancre d'une des chicanes de la petite bulle bleue, en se suffisant du minimum pour lui-même. A l'an deux mille, aux portes du troisième millénaire, il avait le destin des génies d'autrefois.

De son belle âge, Chipie était morte. Il avait pleuré.

\*

C'était peut-être la vingtième fois que je gravissais cette route étroite, pentue, sinueuse ... Un jour, on exigerait des tickets d'entrée pour visiter le site. Des petites filles et des petits garçons chercheraient dans le piétinement innocent des visiteurs la trace de leur grand-père.

\*

Nous étions à présent à quelques jours de la fin du vingtième siècle. J'arrivais au dernier souffle de ce récit. Il devait toucher qui ? Et pourquoi ? Il était court, mais combien difficile à l'écrire. En un sens, je comprenais les romanciers. Mais je n'étais pas romancière. J'étais écrivain. Écrivain par le simple fait que j'écrivais, bien ou mal, avec ou sans style, j'écrivais, tous ces mots pour rien, même pas pour moi, je les connaissais mes mots ! J'écrivais comme une nécessité impérieuse, mes mains s'agitant pour calmer mon âme... J'écrivais depuis que je savais écrire, pour attendre ma mère pendant la contre-visite... J'écrivais comme pour ranger mes pensées, les retenir. C'était cela écrire, retenir le temps, retenir les êtres, les souvenirs, les sentiments, les ressentiments.

J'avais écrit ce récit, pour retenir cette approche de lui, pour le retenir lui, pour qu'il ne disparaisse pas dans les rumeurs et les ragots. Je l'avais écrit pour qu'il vive, qu'il survive à lui-même au delà de son oeuvre. Et à mesure que je l'avais appris, j'avais encore plus envie de le glisser dans cette sorte d'éternité. Il était devenu un vieil homme, et à mesure qu'il vieillissait, pas nécessairement dans son aspect physique, mais par le fait qu'il approchait la fin du monde, la fin de lui. A mesure qu'il vieillissait, il progressait, sa particularité devenait plus dense, son coeur devenait plus vaste. Il faisait des efforts. Les vieux renoncent en général. Lui faisait des efforts.

A quelques jours du nouveau siècle, il était venu dans mon cube. Il pouvait m'imaginer à présent. Il aimait pouvoir m'imaginer. Il me le disait. Il me disait les plus beaux mots de la terre et je pensais que j'avais de la chance de m'être ainsi approchée de lui.

**Brigitta Lovag**

Décembre 2000

